

## Chronique d'exégèse du Nouveau Testament

Jacques Schlosser

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Jacques Schlosser. Chronique d'exégèse du Nouveau Testament. In: Revue des Sciences Religieuses, tome 52, fascicule 1, 1978. pp. 29-49;

doi : <https://doi.org/10.3406/rscir.1978.2820>

[https://www.persee.fr/doc/rscir\\_0035-2217\\_1978\\_num\\_52\\_1\\_2820](https://www.persee.fr/doc/rscir_0035-2217_1978_num_52_1_2820)

---

Fichier pdf généré le 02/05/2018

## CHRONIQUE D'EXÉGÈSE DU NOUVEAU TESTAMENT

### 1. *Jésus et les Synoptiques*

1. — C.H. DODD, *Les paraboles du royaume de Dieu. Déjà là ou pas encore ? (Parole de Dieu)*, 14 × 20,5 cm, 187 p., Editions du Seuil, Paris, 1977.

L'ouvrage de Dodd sur les paraboles du Royaume est ancien (1935). Il reste indispensable pour qui veut étudier les paraboles en général et le message eschatologique de Jésus en particulier, même si la présentation que fait Dodd de ce dernier (valorisation justifiée du pôle présent, mais élimination induite de l'aspect futur) est gravement unilatérale. Il est heureux qu'il en existe maintenant une traduction française, faite sur l'édition légèrement remaniée de 1961.

Une importante préface de C.F.D. Moule souligne l'apport positif et les limites du livre de Dodd. Un index des matières, qui ne figure pas dans l'édition originale, en facilite la consultation.

2. — A. AMMASSARI, *La Resurrezione nell'insegnamento nella profezia nelle apparizioni di Gesù*. Volume I, 13 × 20,5 cm, 232 p., Città Nuova Editrice, Rome, 1975. Prix : 3.000 Lit.

Après une introduction consacrée à des réflexions méthodologiques sommaires Ammassari étudie l'enseignement de Jésus sur la résurrection soit a) le *Streitgespräch* avec les Sadducéens (Mc, 12,18-27 par) où Jésus exprime sa foi en la résurrection générale dans le sens de Dn., 12,1-3 (p. 61) et b) la parabole de Lazare (Lc, 16,19-31) dans laquelle Jésus opère une synthèse entre eschatologie individuelle et eschatologie collective et envisage la situation des défunts entre leur mort et la résurrection. Passant à la prophétie de Jésus l'A. croit pouvoir établir, moyennant une analyse du *logion* sur le Temple et du dit sur le signe de Jonas, que Jésus a annoncé sa propre résurrection.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacré aux *apparitions* du Ressuscité. Sont examinés successivement *Jn*, 20,1-18 ; *Mt.*, 28,1-10 ; *Mc*, 16,1-8 ; *Mt.*, 28,16-20 et, très sommairement, les récits lucaniens. Pour *Mc*, 16,1-8 et *Mt.*, 28,16-20 l'A. soutient des positions assez originales, ce qui ne veut pas dire absolument nouvelles : en *Mc*, 16,1-8, d'après lui, une christophanie primitive (le « jeune homme » y désignait le Ressuscité) a été ultérieurement convertie en angélophanie ; le texte actuel de *Mt.*, 28,16-20 est un amalgame de deux recensions, l'une à orientation missionnaire (les « nations » étant les Juifs de la diaspora), l'autre à visée baptismale et trinitaire.

Cet ouvrage n'est pas exempt de défauts. Outre les nombreuses coquilles, notamment dans l'indication des ouvrages étrangers (par ex., p. 7, n. 1 ; p. 46, n. 39 ; p. 51, n. 45 ; p. 85, n. 1 ; p. 120, n. 40 et 42 ; p. 136, n. 59 ; p. 185, n. 2 ; p. 187, n. 4 et 6 ; p. 189, n. 9 et dans la bibliographie des p. 219-225), je relève : l'usage un peu simpliste des statistiques de mots, la tendance à établir des relations de dépendance entre les textes sur la seule base de quelques contacts de vocabulaire, le recours parfois intempestif aux variantes de la tradition textuelle et surtout l'absence occasionnelle de rigueur critique (p. ex., dans l'utilisation des *Actes* et des *Pastorales*, la datation des traditions rabbiniques). Mais, dans son ensemble, l'étude est positive et constructive. Du fait même qu'elle sort quelque peu des sentiers battus elle est stimulante. Elle a en particulier le mérite de rappeler l'importance du judéo-christianisme qui a probablement joué un rôle plus grand que les textes ne le laissent entendre.

3. — F. ANNEN, *Heil für die Heiden. Zur Bedeutung und Geschichte der Tradition vom besessenen Gerasener (Mk 5,1-20 parr.)*, (*Frankfurter Theologische Studien*, 20), 15,5 × 22,5 cm, 253 p., Knecht, Francfort/Main, 1976. Prix : 44 DM.

F. Annen a eu le courage de s'attaquer à l'une des péricopes les plus déconcertantes des évangiles synoptiques, *Mc*, 5,1-20. Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage il ne s'est pas arrêté à l'intelligence marcienne de la période (cf. cependant l'excursus 5), il s'est efforcé d'expliquer *Mc*, 5,1-20 comme tradition isolée pré-marcienne.

En bonne méthode l'A. entreprend d'abord une comparaison synoptique pour voir si *Mt* et *Lc* dépendent éventuellement d'une tradition différente de celle de *Mc*. La réponse est négative dans les deux cas. La tradition pré-marcienne doit donc être dégagée à partir du seul texte de *Mc*. Annen s'y emploie par un examen minutieux, verset par

verset, du texte de *Mc*. Le départ entre tradition et rédaction se fait sur la base d'indices tirés du style et du vocabulaire, accessoirement du contenu. Résultats (présentés de façon fort claire, p. 70-72): à l'exception des versets-cadres (5,1-2a.20) et de 5,17-18 insérés par lui, *Mc* est intervenu assez discrètement ; pour l'essentiel il a conservé la tradition.

La deuxième partie du travail est tout entière consacrée à l'étude de la tradition pré-marcienne. Après un aperçu sur l'histoire de la recherche (voir déjà p. 11-18) Annen présente le mouvement et la structure du texte. Concernant le genre littéraire il montre que les catégories de la *Formgeschichte* classique sont peu éclairantes pour ce texte singulier ; on peut néanmoins ranger le récit dans le genre « expulsion des démons », genre assez lâche dont les représentants les plus proches de *Mc*, 5,1-20 sont *Mc*, 1,21-28 ; *Mc*, 9,14-29 et *Ac.*, 16,16-19. Le motif de l'« homme divin » n'est pas d'un grand secours pour la compréhension de la tradition. Dans le chapitre 3 de cette deuxième partie, le plus étoffé de l'ouvrage, l'A. met à profit une documentation très fournie pour examiner les conceptions socio-culturelles qui forment l'horizon à partir duquel la péricope traditionnelle va s'éclairer : la démonologie et les pratiques d'exorcisme, les représentations associées au porc dans le monde gréco-romain et dans le judaïsme ancien, la polémique juive contre le paganisme et l'idolâtrie. A cette lumière le démoniaque de *Mc*, 5 apparaît comme l'incarnation du païen idolâtre et impur ; Jésus ne le rejette pas mais le guérit de son idolâtrie. Formée sans doute par les cercles judéo-hellénistiques de Palestine cette tradition a comme *Sitz im Leben* vraisemblable le débat intra-communautaire sur la mission auprès des païens et comme propos de vaincre la réticence des judéo-chrétiens en la matière.

Suivent cinq excursus où l'A. examine brièvement les problèmes posés par la critique textuelle et historique au sujet de la localisation, la rédaction de chacun des évangélistes et l'existence d'une collection pré-marcienne s'étendant de *Mc*, 4,35 à 5,43. Sur ce dernier point la conclusion est négative. L'ouvrage se termine par la bibliographie (p. 221-238) et les Index habituels (auteurs, passages étudiés).

L'A. s'est donné beaucoup de peine pour proposer une exégèse plausible de ce texte difficile. Il y est, je crois, parvenu. En même temps il nous fournit une masse de renseignements concernant l'histoire des religions et la sphère socio-culturelle. Il présente le tout d'une façon alerte, teintée parfois d'humour. On ne peut que l'en remercier.

4. — W. EGGER, *Frohbotschaft und Lehre*. Die Sammelberichte des Wirkens Jesu im Markusevangelium (*Frankfurter Theologische Studien*, 19), 15,5 × 22,5 cm, 184 p., Knecht, Francfort/Main, 1976. Prix : 37 DM.

On sait l'importance des sommaires dans l'évangile de *Mc* et l'intérêt qu'ils présentent en particulier pour qui veut détecter la « pensée personnelle » de l'évangéliste. Il est heureux que nous ayons maintenant une monographie accessible consacrée à ce sujet.

Dans sa thèse, élaborée à Rome sous la direction du P. I. DE LA POTTERIE et mise à jour pour la publication, W. Egger présente d'abord un bref état de la question (l'A., par ailleurs bien informé, ne semble pas connaître l'article de R.H. STEIN, *NT* 13 [1971] 181-198) et analyse les caractéristiques formelles du sommaire. Sont retenus comme sommaires : *Mc*, 1,14-15 ; 1,21-22 ; 1,32-34 ; 1,39 ; 1,45 ; 2,1-2 ; 2-13 ; 3,7-12 ; 4,1-2 ; 6,6b ; 6,30-34 ; 6,53-56 ; 10,1. Dans le corps du travail ces morceaux sont étudiés en détail. Prêtant attention au vocabulaire et au style, mais aussi aux multiples connexions littéraires et théologiques existant entre les sommaires et le reste de l'évangile ainsi qu'aux parallèles non marciens (ce dernier fait est souvent négligé dans la recherche), l'A. montre que *Mc* a composé ses sommaires à la manière d'un mosaïste. Les mosaïques réalisées ainsi par *Mc* ont pour fonction principale de faire tenir ensemble les diverses parties de l'évangile, c'est particulièrement net en *Mc*, 1 ; par la similitude de leurs thèmes, de leur vocabulaire et de leur structure les sommaires constituent un réseau unificateur pour l'ensemble de l'évangile (p. 31). Ils mettent l'accent sur la proclamation du message et sur l'enseignement, mais beaucoup moins sur l'activité guérissante de Jésus. Cette dernière thèse surprendra peut-être, mais elle me paraît fondée : l'A. montre de façon convaincante que les deux sommaires insistant le plus sur les miracles (1,33-34 ; 6,53-56) sont ceux où la part rédactionnelle est la plus réduite et que, contrairement aux apparences, en *Mc*, 3,7-12 l'accent n'est pas sur les miracles mais sur le secret, sur la tension entre secret et révélation.

L'étude appelle quelques réserves. Est-ce que *Mc*, 1,45 ; 6,30-34 sont vraiment des sommaires ? La question mérite d'être posée même pour *Mc*, 1,14-15 ! L'interprétation proposée de *Mc*, 3,7-12 (p. 101-108) ne m'a pas entièrement convaincu : la foule représenterait l'Eglise venue à Jésus sous l'influence de la prédication missionnaire (*poiein* : terme missionnaire) ; Jésus s'en séparerait parce que leur foi au fils de Dieu, exprimée par les démons, ne serait pas encore parfaite puis-

qu'elle n'intègre pas encore la souffrance du fils de Dieu. Dans l'ensemble pourtant le travail est bien mené, la méthode rigoureuse, les résultats assurés. Je me permets d'attirer l'attention sur les pages, à mon avis très justes, que l'A. a consacrées au secret messianique dans l'évangile de Marc. Elles comptent parmi les meilleures de l'ouvrage.

5. — P. LAMARCHE, *Révélation de Dieu chez Marc* (*Le Point Théologique*, 20), 13 × 21 cm, 159 p., Beauchesne, Paris, 1976.

Le livre de P. Lamarche n'est ni un commentaire ni une introduction à l'évangile de *Mc*. Pour l'essentiel l'A. y rassemble, en les modifiant plus ou moins, des études publiées ailleurs, avant tout dans la *NRT*. Il y ajoute toutefois un chapitre d'introduction où il présente quelques grandes caractéristiques du deuxième évangile, et un aperçu sur le problème de la finale.

Les études portent sur *Mc*, 1-1 (et 1,14-15); 1,29-31 ; 4,35-41 ; 5,1-20 ; 14,53-67 ; 15,33-41. Leur niveau technique assez divers donne à l'ouvrage un caractère quelque peu hybride. On aurait souhaité une plus grande unité, une attention plus soutenue aux problèmes littéraires, davantage de réserve dans le recours au symbolisme, une délimitation plus nette entre exégèse et théologie biblique.

L'A. excelle à familiariser un public non spécialiste avec la problématique d'un récit (voir par ex. la tempête apaisée), il sait distribuer au passage les informations indispensables à une bonne intelligence du texte (voir par ex. ses pages succinctes mais riches sur le mot « évangile »). Surtout, malgré un abus occasionnel du jargon professionnel (« kénotique » !), il réussit fort bien à faire comprendre au lecteur la dimension proprement théologique — et dramatique, de l'évangile de *Mc* et à susciter une réflexion fructueuse sur l'abaissement de Dieu en Jésus-Christ.

6. — R. PESCH, *Das Markusevangelium. 1. Teil. Einleitung und Kommentar zu Kap. 1,1-8,26* (*Herders Theologischer Kommentar zum Neuen Testament*, II), 15,5 × 24 cm, XXIV + 424 p., Herder, Fribourg-Bâle-Vienne, 1976. Prix : 90 DM (en souscription : 82 DM).

Auteur d'un ouvrage important sur *Mc*, 13 et de plusieurs articles récents portant en particulier sur le récit pré-marcien de la passion, R. Pesch était tout à fait qualifié pour prendre le relais de J. Blinzler à qui le commentaire de *Mc* était primitivement confié.

Dans le premier volume Pesch présente une très importante introduction à l'évangile et le commentaire de *Mc*, 1,1 à 8,26. Le deuxième

évangile a pour auteur un judéo-chrétien nommé Marc, c'est tout ce qu'on peut dire sur ce point avec quelque certitude. L'hypothèse de l'origine romaine est la plus plausible. Concernant la date, Pesch se range parmi les critiques de plus en plus nombreux qui situent la composition immédiatement après 70 (pour les arguments détaillés il faut attendre le commentaire de *Mc*, 13, ce chapitre étant le seul point de repère chronologique fiable). L'évangile se terminait primitivement en 16,8. Il se compose de six parties : 1,1-3,6 ; 3,7-6,29 ; 6,30-8,26 ; 8,27-10,52 ; 11,1-12,44 ; 14,1-16,8. *Mc*, 13 est à prendre comme insertion ou addition (cf. déjà *Naherwartungen*).

Chaque unité est commentée selon une démarche uniforme : après une traduction littérale du texte (I) viennent les informations concernant le genre littéraire (II), le commentaire suivi (III), les questions qui se posent du point de vue de la *Traditionsgeschichte* (IV), enfin l'intelligence marcienne de la péricope (V). L'A. a préféré ne pas alourdir son commentaire par d'interminables confrontations avec les positions exégétiques différentes des siennes. En revanche il s'est efforcé de donner, pour chaque section de l'évangile, chaque sous-ensemble, chaque péricope même, une très abondante bibliographie présentée par ordre chronologique. L'option a ses inconvénients mais elle me paraît fondamentalement heureuse.

A l'heure où se multiplient les monographies portant sur des points de plus en plus détaillés et où l'on découvre en Marc un auteur et un théologien très personnel, de plus en plus génial et profond, — et divers —, à mesure que les études menées sous l'égide de la *Redaktionsgeschichte* s'amoncellent, Pesch a le courage de rappeler haut et fort que *Mc* est essentiellement « traditionnel », de sorte qu'un commentaire de *Mc* doit être en même temps un commentaire du ministère de Jésus et des traditions primitives qui le rapportent (voir p. V et 63). Le deuxième évangéliste, Pesch le souligne sans se lasser, se caractérise par la « Traditionsgebundenheit » (p. 3), il collectionne plutôt qu'il ne transforme (p. 15), son attitude est celle d'un conservateur du double point de vue littéraire et théologique (p. 53-54). Même dans la production du cadre narratif *Mc* n'a pas joué le rôle considérable qu'on lui attribue d'habitude. Qu'y avait-il avant *Mc* ? Essentiellement un récit de la passion qui forme la trame de toute la deuxième moitié de l'évangile, et plusieurs complexes traditionnels : le prologue, la journée de Capharnaüm, les collections de controverses, de paraboles, de miracles.

Dès à présent on peut dire sans trop de risques que la contribu-

tion de Pesch marquera un tournant dans l'exégèse de *Mc*, bien que, pour une appréciation pleinement motivée, il faille attendre que le commentaire soit complet. On peut se demander toutefois si la réaction de Pesch contre la tendance exégétique dominante, justifiée pour l'essentiel, ne va pas trop loin. Je ne suis pas convaincu, par ex., que tous les emplois faits par *Mc* du mot « évangile » (sauf 1,1) sont pré-marcien, et encore moins que le dernier stique de *Mc*, 1,15 remonte vraisemblablement à Jésus, pas plus d'ailleurs que le premier stique du même verset.

A n'en pas douter le travail de Pesch comble une lacune dans l'exégèse catholique et se situe parmi les commentaires de tout premier plan que nous avons de l'évangile de Marc.

7. — J. RADERMAKERS, *La bonne nouvelle de Jésus selon saint Marc*. 1. Texte ; 2. Lecture continue, 16 × 24 cm, 79 et 446 p., Institut d'Etudes Théologiques Editions, Bruxelles, 1974. Prix : 490 FB.

Introduire des non-spécialistes à une lecture en profondeur de l'évangile de Marc — il n'est simple que pour ceux qui n'y ont jamais regardé de près — n'est pas une mince affaire. Radermakers s'y est essayé avec succès.

Le tome 1 présente le texte de *Mc* dans une traduction très littérale ; cette traduction ainsi que la disposition en stiques, la mise en valeur typographique des procédés de composition et de rédaction, le renvoi constant aux parallèles représentent une aide précieuse, particulièrement pour les lecteurs ne connaissant pas le grec. Un questionnaire détaillé (en fin de volume) invite le lecteur à travailler lui-même l'évangile avant d'en aborder le commentaire.

Le tome 2 s'ouvre sur une introduction substantielle où l'on trouvera abordées les questions classiques (auteur, date, plan) mais où l'on pourra puiser aussi les informations essentielles sur les grands courants de l'exégèse moderne des Synoptiques, sur la question synoptique, sur le problème historique de Jésus, en même temps que d'utiles indications bibliographiques.

Pour Radermakers l'évangile de *Mc* progresse et se développe en six étapes autour du pivot central que constitue la confession de Césarée. On sera généralement d'accord avec ce « plan » qui, avec des nuances, est d'ailleurs retenu par la plupart des commentateurs récents. Par contre on ne sera pas toujours convaincu par les arguments sur lesquels



l'A. se fonde pour dégager les micro-structures concentriques ou parallèles ; la systématisation et l'artifice montrent parfois le bout de l'oreille. Un exemple. L'inclusion « discrète » (vol. 2, p. 150) formée par les deux emplois non homogènes du thème « volonté » en 3,13 et 3,35 suffit-elle à intégrer 3,13-19 à la séquence 3,13-35 et à passer sans plus de la communauté des Douze à la communauté familiale ? (p. 151). Je ne le pense pas. Je doute aussi que, dans le même passage, 3,30 soit un élément qui fait progresser le récit.

Les six étapes du récit, ainsi que le prologue et l'épilogue, sont analysés selon un plan uniforme : 1) la situation du texte, 2) sa présentation, 3) du texte à Jésus (formation et structure du texte), 4) message du texte. Précisons que le propos de Radermakers est moins de dégager la tradition et son histoire que de présenter « le message immanent au texte de l'évangile » (p. 41).

L'A. a conçu son ouvrage avant tout pour les groupes de recherche et les équipes bibliques. Mais tout lecteur cultivé, s'il consent du moins à le travailler plutôt qu'à le lire seulement, en tirera un bénéfice considérable. L'exégète et le théologien de métier le fréquenteront avec profit, à la fois pour sa richesse propre et pour ses abondantes indications bibliographiques.

8. — E. DELEBECQUE, *Evangile de Luc*. Texte traduit et annoté (*Collection d'Etudes Anciennes*), 12,5 × 19,5 cm, XLII + 153 p. doubles, Edition « Les Belles Lettres », Paris, 1976. Prix : 92 F.

Dans une communication récente sur les « éléments artistiques dans l'évangile de Luc », W.C. van Unnik invitait ses collègues exégètes à mieux mettre à profit « les données fournies par les spécialistes de l'antiquité classique ». Pour ce faire nous disposons maintenant de deux instruments supplémentaires, à savoir les deux ouvrages que E. Delebecque, professeur de lettres à l'Université d'Aix, vient de consacrer à l'évangile de Luc.

Dans « *Evangile de Luc* », après une excellente introduction portant sur les questions littéraires et une bibliographie sommaire (on est néanmoins surpris d'y constater l'absence d'ouvrages aussi importants que le commentaire de Schürmann et, plus encore, compte tenu de l'orientation de l'étude, le dictionnaire de W. Bauer et la monumentale grammaire de E. Mayser), l'A. présente, sur la page droite le texte de Nestle<sup>25</sup> amendé en une soixantaine de passages, et sur la page gauche une « version aussi fidèle que possible » (p. VII), dans une langue recherchée et un brin archaisante. Le commentaire qui accompagne

texte et traduction est d'une ampleur variée, il se limite volontairement à justifier la traduction « dans les mots et les passages difficiles pour nous » (p. VII).

L'exégète sera surpris devant certaines options de l'A. (par ex., la grandeur de Dieu en *Lc*, 9,43). A l'occasion il restera sur sa faim même en ce qui concerne les données philologiques. A propos de *Lc*, 17,20-21 par ex., l'A. ne souffle mot du problème posé par *entos* et passe très vite sur *paratêrêsis*. Dans l'ensemble cependant, l'abondance des renvois aux textes classiques et hellénistiques et l'attention soutenue à la langue, au style, à l'habileté artistique de Luc font de cet ouvrage un instrument précieux que, pour ma part, je range aux côtés de mon Cadbury et de mon Antoniadis, — à portée de main.

9. — E. DELEBECQUE, *Etudes grecques sur l'évangile de Luc* (Collection d'Etudes Anciennes), 12,5 × 19,5 cm, 183 p., Edition « Les Belles Lettres », Paris, 1976. Prix : 53 F.

E. Delebecque a regroupé ici douze études particulières dont certaines avaient déjà été publiées dans diverses revues. La plupart d'entre elles portent sur des points précis. Voici les références des textes lucaniens concernés : *Lc*, 1,1-4 ; 1,51b ; 2,14 ; 2,41-52 ; 6,1 ; 11,33-36 ; 16,1-13 ; 17,5-6 ; 22,17-20 ; 11,3. S'y ajoutent un essai sur « Marie et Luc » et un examen de la formule *kai egeneto*.

L'A. n'est pas toujours fidèle aux méthodes de l'exégèse critique. Dans ses études portant sur l'Evangile de l'enfance il néglige par trop la condition particulière de ces récits, fonction de leurs sources, des modèles vétéro-testamentaires et du genre littéraire, et fait une confiance trop large à son imagination et à la reconstitution psychologique. Mais ces déficiences partielles sont largement compensées par la haute qualité de la plupart de ces études que caractérisent une attention constante au texte, un souci du détail, une acribie peu ordinaires. On le constatera surtout dans les ch. 1,6,7,12. L'étude la plus remarquable, qui se trouve être la plus longue et la plus technique, est sans aucun doute celle qui a pour objet la formule *kai egeneto* (p. 123-165). Je la recommande vivement à l'attention des spécialistes. L'A. répertorie et décrit les trois types sous lesquels apparaît la formule. Il montre ensuite que le type qu'on peut appeler hébraïque (et il arriva... et) et dont, d'habitude, on dénombre une dizaine d'exemples, est peu sûr dans *Lc* : le *kai* qui semble introduire la deuxième proposition est en fait à relier à un *autos* ou à un *idou* qui le suit immédiatement. *Lc*, 19,15 est le seul texte qui ne se laisse expliquer de la sorte.

10. — E. RASCO, *La Teologia de Lucas*. Origen, Desarrollo, Orientaciones (*Analecta Gregoriana*, Vol. 201, A n. 21), 16 × 23,5 cm, XL + 195 p., Università Gregoriana Editrice, Rome, 1976. Prix : 7.000 Lit.

Après la présentation du travail et une abondante bibliographie classée (p. XV-XL), E. Rasco consacre quelques pages, utiles mais un peu excentriques par rapport à l'ensemble du livre, à l'état actuel des études synoptiques et au problème historique de Jésus. Ainsi s'ouvre la première partie dont l'objet essentiel est de fournir un exposé critique des principales contributions de ce siècle à l'exégèse lucanienne. L'attention qu'elle mérite est donnée à la floraison des années 1950-1960 qui s'est développée avec ou contre Conzelmann, autour de lui en tout cas. Mais les études plus récentes (H. Schürmann, E.E. Ellis, G. Lohfink, G. Schneider, J. Zmijewski...) ne sont pas négligées pour autant.

Dans la deuxième partie, tout en continuant de se référer à la recherche en cours, Rasco apporte une contribution plus personnelle en donnant des « orientations pour une lecture de *Lc* et *Ac* ». Il aborde de plus près les problèmes suivants : tradition et rédaction (avec critique justifiée des positions parfois simplistes de Conzelmann et de Haenchen et discussion assez développée de *Lc*, 11,20); la structure de *Lc-Ac* et sa lecture théologique (le récit du voyage s'étend en fait jusqu'en *Ac*, 1); Jésus (la valeur rédemptrice de sa mort est plus nettement affirmée qu'on ne le dit d'ordinaire, mais *Lc*, pour ce faire, ne recourt pas au langage théologique); Jésus, l'Esprit, l'Eglise (l'A. maintient avec raison la dimension eschatologique du don de l'Esprit); Luc et Paul. Histoire, « Heilsgeschichte » et eschatologie (Paul pense plus en termes d'histoire du salut et Luc est plus sensible à l'eschatologie que ne le reconnaît certaine exégèse). La conclusion reprend à grands traits les lignes principales de l'exégèse lucanienne. Des Index, biblique et onomastique, terminent l'ouvrage.

Le souci de rendre compte fidèlement et largement des diverses positions entraîne par endroits des lourdeurs, des répétitions, des développements herméneutiques ou trop longs ou trop courts selon le point de vue où l'on se place. A déplorer aussi d'innombrables erreurs matérielles (références, orthographe des langues étrangères, etc...). Mais ces déficiences sont peu de choses au regard de l'énorme masse d'informations que l'A. met à notre disposition et de sa contribution personnelle, réfléchie et équilibrée, à l'exégèse lucanienne.

## 2. *L'évangile de Jean*

1. — A. JAUBERT, *Approches de l'Evangiles de Jean (Parole de Dieu)*, 14 × 20,5 cm, 189 p., Editions du Seuil, Paris, 1976. Prix : 35 F.

A. Jaubert propose modestement des « approches » de l'évangile de Jean. Son ouvrage constitue en fait une bonne introduction aux problèmes littéraires et plus encore théologiques posés par l'évangile spirituel. Vues générales et explications de textes choisis alternent harmonieusement et permettent au lecteur de pénétrer peu à peu dans l'univers assez particulier que représente le johannisme. Le non-spécialiste s'arrêtera surtout aux quatre ch. qui forment le corps du livre et qui portent sur la formation progressive de l'évangile et ses enracinements, la symbolique, le mystère de la foi et de l'incroyance, la christologie johannique du Fils de Dieu. Le théologien ne lira pas ces pages sans profit, mais il s'attardera de préférence aux six dossiers, plus techniques, consacrés à des points particuliers. Mlle Jaubert y révèle une fois de plus sa connaissance approfondie du judaïsme ancien et sa familiarité avec le débat exégétique. L'Index des matières, bien développé, ainsi que le choix de références johanniques font de ce livre un bon instrument de travail pour qui veut s'initier à saint Jean.

2. — F.-J. MOLONEY, *The Johannine Son of Man (Biblioteca di Scienze Religiose, 14)*, 16,5 × 24 cm, 265 p., Libreria Ateneo Salesiano, Rome, 1976. Prix : 8.000 Lit.

Les études sur le Fils de l'homme dans la tradition synoptique sont légion. Il n'en va pas de même en ce qui concerne le thème dans la tradition johannique. On accueillera donc avec empressement la monographie de Moloney d'autant plus, je le dis de suite, qu'elle est bien faite et solide, — dans les limites que Moloney s'est fixées. L'A., en effet, adopte résolument le point de vue de l'étude rédactionnelle ; il nous en avertit clairement dès le départ (p. 22) et ne cesse de rappeler son point de vue particulier (cf. p. 26, 33, 44, 45, n. 23, 74, 100-101, 111, 143, 164, 189, 192). Il ne nie pas l'existence de sources et de traditions, le fait de la genèse progressive du 4<sup>e</sup> évangile, mais cet aspect de la question ne le retient pas. Bref, son propos est « to see what the autor is trying to say in the final product » (p. 45, n. 23).

Comme il est de règle dans une dissertation, le premier chapitre expose l'histoire de la recherche et le *status quaestionis*, le dernier

présente une synthèse. Les chapitres intermédiaires sont consacrés à l'étude des *logia* du Fils de l'homme dans l'ordre de l'évangile. Chacun de ces ch. comporte deux parties : la première porte sur la structure et le sens général du contexte, la deuxième sur le *logion* lui-même. Seul le ch. 2, qui traite de *Jn*, 1,51, fait exception à cette règle. L'ouvrage se termine par une bibliographie riche et très bien présentée (p. 221-240), un Index des passages cités (p. 243-258) et un Index des auteurs (p. 259-265).

Dans les pages consacrées au contexte de chaque *logion* l'A., de son propre aveu (p. IX), s'arrête moins aux indices littéraires de structure qu'au développement de la pensée. On peut se demander si ce choix est heureux, d'autant plus que l'étude du contexte tend souvent à devenir une revue des études sur le contexte. Le fait est très net dans le ch. 5 où les p. 87-107 fournissent plus un état de la question, au demeurant excellent et intéressant, sur *Jn*, 6 qu'une étude portant directement sur le texte de *Jn*, 6. Il eût mieux valu, à mon avis, que le poids respectif accordé à l'histoire de l'exégèse et à l'étude même du texte fût inversé. On regrette aussi que l'A. n'ait guère utilisé subdivisions et sous-titres ; s'il l'avait fait ses développements y auraient gagné en clarté. Pour la présentation on ne peut que féliciter auteur et éditeur. Rares sont les erreurs qui ont échappé à leur sagacité. En voici pourtant quelques-unes : p. 9, n. 51 et *passim* : Schicht (pas Schichte); p. 32 : lire « extraordinaire » ; p. 55, n. 74 : lire « Biblical » ; p. 117 : *pōs* est imprimé à l'envers ; p. 128, n. 26 : lire « Jüdische » ; p. 147 : lire « métaphore » ; p. 177, n. 94 : lire « 1964 » ; p. 204, n. 109 : plusieurs erreurs à rectifier dans les titres des travaux de Windisch, Thompson, Janssens de Varebeke.

J'en viens à ce qui fait l'objet direct du travail, le thème du Fils de l'homme dans le 4<sup>e</sup> évangile. Bien des auteurs estiment que le thème n'a pas de portée spécifique dans *Jn* ; il serait simplement un reliquat traditionnel, pratiquement absorbé par la christologie johannique dominante du Fils et du Fils de Dieu. Moloney s'inscrit en faux contre cette thèse et, malgré les réserves qu'on pourrait faire sur l'interprétation de l'un ou l'autre texte (en particulier *Jn*, 6,53), sa démonstration, conduite avec beaucoup de prudence, apparaît convaincante. L'A. met en relief l'existence d'un certain nombre de constantes qui invitent à penser que l'évangéliste a un intérêt positif pour ce thème traditionnel et qu'il lui attache un sens déterminé. Dans la plupart des cas, en effet, Jésus s'applique le titre en réaction

contre l'insuffisance des prédicats christologiques utilisés par son entourage, autant dire qu'avec le titre Fils de l'homme on passe au plan de la vraie foi aux yeux de Jean. Jésus est le Fils de l'homme en tant qu'il révèle le Père et que, ce faisant, il donne lieu au jugement. Par rapport au titre de Fils (de Dieu), lié lui aussi au thème johannique central de la révélation, le titre de Fils de l'homme représente une spécification : il est strictement réservé à Jésus en tant qu'homme, au séjour historique du Verbe de Dieu au milieu des hommes, à son ministère terrestre dont la Croix marque le sommet et l'aboutissement. Jean transplante dans l'histoire, dans le présent, les fonctions que l'apocalyptique traditionnelle attribuait au Fils de l'homme à venir. C'est vrai même pour le jugement, encore qu'en *Jn* aussi l'eschatologie comporte une composante authentiquement future.

Tout se passe comme si l'intelligence johannique du titre représentait en quelque sorte un moyen terme : en continuité avec la tradition ancienne il insiste sur la transcendance du Fils de l'homme qui fonde son autorité unique de révélateur du Père ; mais, en soulignant que ce révélateur exerce son ministère comme homme parmi les hommes, Jean paraît annoncer déjà le temps où le titre de Fils de l'homme sera infléchi dans le sens de l'humanité de Jésus.

3. — F. PORSCH, *Pneuma und Wort*. Ein exegetischer Beitrag zur Pneumatologie des Johannesevangeliums (*Frankfurter Theologische Studien*, 16), 15,5 × 22,5 cm, 445 p., Knecht, Francfort/Main, 1974. Prix : 42 DM.

Le travail de Porsch ne fait pas nombre avec les études portant sur le Paraclet dans le 4<sup>e</sup> évangile. Son champ est bien plus large puisque tous les textes sur l'Esprit sont examinés. L'ouvrage comporte trois grandes parties. La première est consacrée aux énoncés sur le Pneuma contenus dans le « livre des signes » (*Jn*, 1-12), soit *Jn*, 1,32-33 ; 7,37-39 ; 3,3-8 ; 4,23-23 ; 6,63 et 3,34. Dans la deuxième partie l'A. étudie les textes sur le Paraclet concentrés dans le « livre de l'heure » (*Jn*, 13-17). La troisième partie porte sur *Jn*, 19,30.34 et 20,21-23.

Chacun des textes étudiés est replacé dans son contexte, ce qui permet à Porsch de montrer que les diverses assertions sur l'Esprit ne sont pas si disparates qu'il n'y paraît à première vue. Mais l'attention aux structures, aux ensembles, à la synchronie en un mot, n'empêche pas l'A. de se montrer sensible à la diversité des matériaux

et des traditions, à la lente genèse de l'Évangile, à la diachronie (cf. p. 87). Ce deuxième point de vue *aussi* est important en exégèse. Un exemple. Une lecture qui considère uniquement le texte à plat ne peut rapporter le scandale de *Jn*, 6,61-62 qu'à l'enseignement de Jésus sur l'eucharistie (6,51-58). Il semble bien, en l'occurrence, que telle n'est pas la portée première et principale du texte ; le scandale paraît se rapporter d'abord et fondamentalement à la prétention de Jésus d'être le révélateur descendu du ciel telle qu'elle s'exprime dans la partie non-eucharistique du discours sur le pain de vie : 6,60-65 renvoie à 6,26-51a par-dessus l'insertion de 6,51b-58 (cf. p. 161-170).

Il ne saurait être question de présenter ici les conclusions détaillées de Porsch sur les nombreux textes étudiés par lui avec un soin exemplaire. Je m'en tiens à quelques faits globaux :

1) Dans le livre des signes le Pneuma apparaît comme une force divine qui provoque chez l'homme la foi, c'est-à-dire l'acceptation et l'intelligence profonde de la Parole du révélateur. Il y a un lien étroit entre Parole et Esprit : l'Esprit agit à travers la Parole et donne à celle-ci son efficacité. La concentration christologique du Pneuma est nette ; il vient du Fils mort et exalté et conduit l'homme au Fils.

2) Les fragments sur le Paraclet (*Jn*, 13-17) supposent clairement que l'Esprit est conçu ici comme personnel. Malgré le nom qu'il porte (Paraclet) et le contexte forensique, l'Esprit n'a pas pour fonction principale celle de l'Avocat ou du Défenseur, mais celle du Révélateur : « comme le Fils est le Révélateur du Père, ainsi l'Esprit-Paraclet est le Révélateur du Fils » (p. 323). La fonction du Paraclet est très proche de celle qui est attribuée à l'Esprit en *Jn*, 1-12.

3) La quasi identité entre la fonction de l'Esprit dans la première partie de l'évangile et celle du Paraclet-Esprit de vérité dans la deuxième partie est le signe que la conception johannique de l'Esprit est unifiée en profondeur, quelles qu'aient pu être les conceptions originaires des traditions utilisées. Les différences entre Esprit et Paraclet sont de l'ordre de la modalité, de la circonstance. Le Paraclet est à l'œuvre dans une situation marquée par l'absence de Jésus et l'hostilité du monde, d'où le nom de Paraclet. L'Esprit est vu plutôt comme celui qui fait venir à Jésus, c'est-à-dire qui suscite la foi. Le Paraclet a comme rôle d'approfondir et d'affermir cette foi.

4) L'Esprit-Paraclet est promis à l'Eglise et cette promesse trouve sa réalisation inchoative à l'intérieur même de l'évangile, en *Jn*, 20, 21-23 et 19,30-34. L'Esprit est désormais, dans le temps de l'Eglise, l'agent qui réalise la présence efficace du Seigneur ressuscité parmi les siens, moyennant la Parole et les sacrements du baptême et de l'eucharistie.

L'information de Porsch est très étendue, trop même à l'occasion, au point qu'on se perd parfois dans des développements non essentiels au sujet traité. On note avec plaisir que la production exégétique de langue française est largement exploitée et on n'en voudra pas à l'A. pour les quelques violences qu'il fait subir à l'orthographe de notre langue (par. ex., p. 96, 233, n. 87, 414, 415).

Le but de Porsch était de nous fournir une « contribution exégétique à la pneumatologie johannique ». Il l'a réalisé avec maîtrise. Du fait que l'A. est soucieux de comprendre les énoncés sur l'Esprit dans leur contexte, son travail constitue du même coup une contribution importante aux études johanniques tout court. A ce titre aussi il mérite de retenir l'attention des exégètes du Nouveau Testament.

4. — H. VAN DEN BUSSCHE, *Jean*, Commentaire de l'Evangile Spirituel, 14 × 21,5 cm, 578 p., Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, <sup>2</sup>1976=<sup>1</sup>1967.

Le commentaire de H. van den Bussche sur l'évangile de Jean, bien connu des exégètes, a été publié en 1967, la deuxième édition (1976) n'est en fait qu'un nouveau tirage. Je n'ai donc pas à présenter l'ouvrage. Je rappelle seulement que ce commentaire, sérieux mais dépourvu de l'appareil scientifique qui rebute parfois le lecteur non-spécialiste, est un excellent guide pour l'intelligence de l'évangile de Jean. Je le recommande vivement aux prêtres et aux laïcs cultivés.

### 3. *Paul et ses héritiers*

1. — H.J. FREDE, *Ein neuer Paulustext und Kommentar*. Band I : *Untersuchungen*. Band II : *Die Texte (Vetus Latina. Aus der Geschichte der lateinischen Bibel, 7 et 8)*, 16 × 24 cm, 286 et 413 p., Herder, Fribourg-Bâle-Vienne, 1973 et 1974.



Dans la série « Aus der Geschichte der lateinischen Bibel » deux volumes importants ont été publiés récemment. Ils portent sur un manuscrit de Budapest comportant les épîtres pauliniennes avec des prologues, sommaires et commentaires. Dans le premier volume, H.J. Frede, spécialiste renommé des textes latins de l'Apôtre et collaborateur de la *Vetus Latina* de Beuron, présente les conclusions de son étude en ce qui concerne le manuscrit, sa date, son origine, le type de texte, le genre d'exégèse pratiquée dans le commentaire... Sauf pour l'*Épître aux Hébreux* le texte est proche du type D. Le commentaire inséré régulièrement dans le texte paulinien a un double intérêt. Il présente une affinité marquée avec les interpolations pratiquées par le Pseudo-Jérôme dans le commentaire de Pélage sur les épîtres de Paul (cf. les travaux de A. Souter) ainsi qu'avec Pélage lui-même. Selon toute vraisemblance Pélage a connu le commentaire conservé dans le manuscrit de Budapest. En ce qui concerne ses méthodes d'exégèse le commentaire se situe clairement dans la ligne de l'Ecole d'Antioche, c'est même un des témoignages les plus anciens et les plus nets de l'influence de cette Ecole dans la chrétienté occidentale. On voit que le travail de Frede dépasse largement le domaine de la critique textuelle du NT. Il apporte une contribution importante à l'histoire de l'exégèse ainsi qu'à l'histoire des doctrines. J'ajoute que la consultation ponctuelle de cet ouvrage technique et savant est rendue possible par des Index détaillés et précis.

Le volume II édite les textes, soit le texte même des épîtres pauliniennes et le commentaire de l'Anonyme. Parmi les Index qui terminent le livre on relèvera surtout celui qui est consacré aux « mots et tournures choisies » (p. 363-413). Les spécialistes des diverses disciplines intéressées accueilleront avec reconnaissance ce magnifique travail présenté avec un soin exemplaire.

2. — F. MUSSNER, *Theologie der Freiheit nach Paulus (Quaestiones Disputatae, 75)*, 13,8 × 21,3 cm, 83 p., Herder, Fribourg-Bâle-Vienne, 1976.

Auteur d'un important commentaire récent sur les *Galates*, F. Mussner projetait de consacrer un excursus de ce commentaire à la « théologie de la liberté selon Paul ». L'excursus prévu a été élargi ; il est devenu un opuscule indépendant, ce dont personne ne se plaindra.

L'A. y étudie les divers aspects de la théologie paulinienne de la liberté. Cette dernière n'est pas seulement la faculté éthique du choix et de la décision, mais aussi et plus fondamentalement l'être

nouveau, don gratuit de Dieu en Jésus-Christ, l'état de salut (voir p. 31). L'indicatif ontologique précède et fonde l'impératif éthique. Dès maintenant la liberté ouvre au croyant de nouvelles possibilités d'existence, en l'habilitant à aimer, en lui enlevant l'angoisse, en lui communiquant l'assurance devant Dieu et devant les autres. Mais, réalité eschatologique, la liberté comporte aussi un « pas encore », elle reste espérance.

Le monde ambiant (judaïsme, hellénisme, gnose) ne peut compter comme la source où Paul aurait puisé sa réflexion. Celle-ci s'enracine dans la prédication jésuanique de la *Basileia* et dans le kérygme chrétien portant sur la mort et la résurrection du Christ pour nous.

Fondamentale pour Paul, la théologie de la liberté est aussi très importante pour nous. Mussner le montre en évoquant les problèmes du pluralisme dans l'Eglise, des mouvements et doctrines de libération, du dialogue œcuménique.

Cet ouvrage, clair quoique fort dense, donne à penser. Il intéressera bien évidemment l'exégète, mais aussi et autant le dogmaticien, le moraliste et le pasteur.

3. — S. DE LESTAPIS, *L'énigme des Pastorales de saint Paul*, 16,5 × 25 cm, 462 p., J. Gabalda et Cie, Paris, 1976. Prix : 140 F.

Les *Pastorales* viennent de Paul. Mais, à l'encontre de ce que prétendent habituellement les partisans de l'authenticité, elles ne doivent pas être situées à la fin de la vie de Paul. L'*Epître à Tite* et la première *Epître à Timothée* ont été écrites au printemps 58, peu après que Paul eut quitté Corinthe pour son dernier voyage à Jérusalem. La deuxième *Epître à Timothée* a été rédigée au printemps 61, dans les semaines qui ont suivi l'arrivée de Paul à Rome, avant les lettres dites de la captivité. Telle est la thèse que S. de Lestapis vient de présenter dans un ouvrage monumental, écrit dans un style fougueux et combatif, parfois familier. L'A. fonde sa thèse sur une étude minutieuse des détails biographiques et historiques (les « personalia ») qui abondent dans les *Pastorales* et sur une comparaison de la théologie des *Pastorales* avec celle des autres lettres. Luc a pris une part considérable dans la rédaction des trois *Pastorales*, d'où la parenté entre elles et les écrits lucaniens, le discours de Milet en particulier.

On le voit, l'A. sort des sentiers battus. Le lecteur le constatera aussi pour un certain nombre de points connexes : Luc est un historien digne de la plus grande confiance, notamment dans les fragments-nous des *Actes* ; il n'y a pas eu quatre lettres de Paul aux Corinthiens ; les Galates évangélisés par Paul sont ceux du Sud ; le voyage de Paul à Jérusalem raconté en *Ga.*, 2 ne correspond pas à celui de *Ac.*, 15 mais à celui de *Ac.*, 18,22-23 ; l'*Épître aux Ephésiens* est l'œuvre de Paul ; l'authenticité paulinienne est admise même pour *Rm.*, 16,25-27.

Malgré un zèle digne d'éloge et une érudition admirable sur des points de détail, le P. de Lestapis, qui paraît peu informé de la discussion exégétique récente (il ne cite pas une seule fois, par ex., l'important commentaire de N. Brox) ou qui la récuse d'un tour de main surtout quand elle est protestante, n'a pas, ce me semble, réussi à prouver sa thèse, à lever l'énigme des *Pastorales*, si énigme il y a encore. Certes, en ce qui concerne les données proprement historiques, il pourrait bien marquer des points par rapport à l'hypothèse courante selon laquelle les *Pastorales* ont été écrites à la fin de la vie de Paul. Mais les données théologiques résistent. Surtout, l'A. a tort de ne pas envisager avec plus de sérieux l'hypothèse de l'origine pseudonymique et de la composition tardive de ce groupe d'écrits. Peu d'exégètes, je suppose, se laisseront convaincre par la « démonstration ». L'ouvrage a du moins le mérite de rappeler avec force des faits que nulle introduction spéciale aux *Pastorales* ne devrait négliger.

4. — A. VANHOYE, *La structure littéraire de l'Épître aux Hébreux*. Deuxième édition revue et augmentée, 14 × 21,5 cm, 331 p., Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1976.

Le livre du P. Vanhoye a marqué une date dans l'exégèse de l'*Épître aux Hébreux* et a ouvert des voies nouvelles à l'exégèse tout court. Il est devenu un classique. On accueillera avec joie la deuxième édition « revue et augmentée ». Les compléments sont parfois intégrés dans le texte (p. 32, n. 1 ; p. 84) mais, pour l'essentiel, ils ont été regroupés dans un appendice où l'on trouvera des notes additionnelles (p. 261-269), des indications bibliographiques supplémentaires (p. 310-311), mais surtout, excellente initiative, le texte grec structuré de l'épître (p. 271-303). Le P. Vanhoye souhaite que cette deuxième édition rende « plus de services encore que la première à tous ceux qui désirent approfondir le texte admirable de l'*Épître aux Hébreux* » (p. 9). Voilà un vœu qui deviendra certainement réalité.

4. *Divers*

1. — *Grande Lessico del Nuovo Testamento*. Edizione italiana a cura di F. MONTAGNINI — G. SCARPAT — O. SOFFRITI, vol. IX, 18 × 25 cm, 1512 col., Paideia, Brescia, 1974.

Le dictionnaire théologique du NT de Kittel-Friedrich est en cours de traduction en langue italienne. On est heureux de signaler la parution du vol. 9 qui rassemble les articles *opheilô* à *periousios*, soit la fin du tome 5 et le début du tome 6 de l'édition allemande. On sait que la contribution de J. Jeremias à l'article *pais theou* a été remaniée par l'auteur et republiée dans *Abba*. C'est cette version remaniée qu'on trouvera traduite dans le *Grande Lessico* IX.

2. — *Jesus und der Menschensohn*. Für Anton VÖGTLE, éd. R. PESCH — R. SCHNACKENBURG, 16 × 23 cm, 488 p., Herder, Fribourg-Bâle-Vienne, 1975.

A. Vögtle, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à Fribourg-en-Brisgau, est l'auteur de plusieurs études très remarquées sur le Jésus de l'histoire et sur le Fils de l'homme. Ses amis et collègues ont été bien inspirés en lui présentant, à l'occasion de son 65<sup>e</sup> anniversaire, une *Festschrift* centrée sur ces mêmes sujets.

Plutôt que de résumer une à une les 25 études, toutes rédigées en allemand, qui composent le volume ou d'en énumérer seulement les titres, je préfère les regrouper de façon quelque peu systématique.

1) *Daniel*, 7

P. Weimar (p. 11-36) et K. Müller (p. 37-80) s'attaquent tous deux au problème de la tradition et de la rédaction en *Dn.*, 7. Leurs analyses divergent sur plus d'un point mais leurs conclusions se rejoignent pour l'essentiel : il faut compter avec une pluralité de strates et d'interprétations du symbole Fils de l'homme, la référence à une figure du monde céleste restant fondamentale. Dans des contributions plus synthétiques, A. Deissler (p. 81-91) et M. Black (p. 92-99) insistent sur l'importance de la référence à l'Israël eschatologique dont la vision décrirait en quelque sorte l'apothéose (M. Black).

## 2) La source Q

H. Schürmann (p. 124-147) constate que les *logia* du Fils de l'homme se trouvent régulièrement au début ou à la fin de petites

unités traditionnelles. Il en conclut, avec prudence, que la christologie du Fils de l'homme n'est pas toute primitive en Q, que d'autre part elle ne semble plus de première importance à la rédaction finale. Les recherches en cours sur la source Q devront tenir compte des remarques méthodologiques faites par Schürmann dans cette étude.

Le texte clé de *Lc*, 12,8-9 par. est étudié par A.J.B. Higgins (p. 117-123) et par W.G. Kümmel (p. 210-224 ; dans le titre de la p. 210 et dans la table des matières de la p. 9 il faut corriger 12,3f en 12,8f) qui tient compte aussi du parallèle de *Mc*, 8,38. Les positions sur la forme primitive du *logion* restent divergentes (cf. aussi H. Schürmann, p. 135 et G. Schneider, p. 273). I. Broer (p. 148-165) examine *Mt.*, 19,28 pour en dégager les motifs traditionnels et valoriser leur mise en œuvre par *Mt.*

### 3) *Marc* et sa tradition

Dans la ligne de ses travaux antérieurs sur le récit pré-marcien de la passion, R. Pesch (p. 166-195) consacre sa contribution aux annonces de la passion et à *Mc*, 14,62. Il montre que la passion du Fils de l'homme a été relue par la communauté comme *passio iusti*.

Etudiant *Mc*, 13, F. Hahn (p. 240-266) prend ses distances par rapport à l'hypothèse du tract apocalyptique juif des années 40. Pour lui *Mc* a retravaillé une *Vorlage* chrétienne datant des années de la Guerre Juive. J. Gnülka (p. 196-209) s'arrête à *Mc*, 2,1-12, K. Kertelge (p. 225-239) à *Mc*, 10,45.

### 4) *Jean*

S.S. Smalley (p. 300-313) propose de comprendre *Jn*, 1,51 comme une sorte de titre valant pour tout l'évangile. Sous le titre général « Abstieg und Erhöhung des johannischen Menschensohns », E. Ruckstuhl (p. 314-341) présente essentiellement une analyse de *Jn*, 3. C.K. Barrett (p. 342-354), par l'examen de *Jn*, 6,53 et de son contexte immédiat qui, selon lui, commence en 6,52 montre à son tour l'importance du schéma descente-exaltation et les liens de *Jn* avec la pensée des Synoptiques. J. Riedl (p. 355-370), à travers l'étude de *Jn*, 8,58, souligne le lien établi par *Jn* entre le titre Fils de l'homme et l'idée du salut universel apporté par Jésus. R. Schnackenburg, enfin, dégage (p. 371-386) le sens johannique de la scène de l'*Ecce homo* : affirmation, non de l'humiliation, mais de la seigneurie royale de Jésus.

Les autres études exégétiques, tout aussi intéressantes, portent sur des aspects moins centraux. Deux d'entre elles concernent la théologie lucanienne dans la perspective de la *Redaktionsgeschichte* : G. Schneider (p. 267-282) ; F. Mussner (p. 283-299). E. Schweizer (p. 100-116) examine la *Nachgeschichte* du thème dans le judaïsme ; il met en lumière la fusion entre le Fils de l'homme et l'Homme eschatologique. U. Wilckens (p. 386-403) interroge la théologie paulinienne sur sa conception du « dernier Adam » et sur les rapports de celui-ci avec le Fils de l'homme. E. Lohse (p. 415-420) présente une courte étude sur le titre dans l'*Apocalypse* de Jean. E. Grässer (p. 404-414) montre que dans *He.*, 2,6 on a en germe une nouvelle conception où Fils de l'homme est opposé à Fils de Dieu. On connaît le succès qu'aura cette opposition dans la théologie postérieure.

De portée plus large, les dernières contributions du volume sont consacrées au problème exégèse-théologie (K. Lehmann, p. 421-434) et au retentissement pastoral des données exégétiques sur le Fils de l'homme (O. Kaiser, p. 435-488).

Cette présentation rapide aura permis au lecteur de se faire une idée de l'extraordinaire richesse des études ici rassemblées. L'ouvrage, quelques coquilles mises à part (j'ai relevé : p. 48, l. 23, p. 132, l. 13, p. 193, n. 2, l. 1, p. 269, n. 9, p. 284, n. 5, p. 358, l. 7, p. 410, l. 18, p. 422, l. 5, p. 426, l. 3), est très bien présenté. Un seul regret, mais il est de taille : l'absence de tout Index, même d'un Index des passages bibliques étudiés.

Jacques SCHLOSSER